

## La voix du vent

Imara scrutait l'horizon, là où les premiers arbres s'effondraient sous les coups des machines. Chaque rugissement des bulldozers résonnait comme le battement d'un cœur mécanique, étouffant le souffle ancien de la forêt. La terre tremblait sous ses pieds nus, comme si elle aussi ressentait la douleur des racines arrachées.

Depuis une semaine, la forêt, le refuge de sa communauté, se déchirait sous les griffes d'acier. Le fracas des tronçonneuses dévorait l'air, tandis que la végétation millénaire se couchait, un arbre après l'autre. Le peuple d'Imara regardait avec désespoir, paralysé par l'ampleur de la destruction.

« Nous devons partir, » souffla Cadjo, son frère, les yeux baissés. « Si nous restons, nous serons balayés. »

Partir ? Abandonner ? Cette idée la dévastait. Où iraient-ils ? Leur mémoire, leur identité étaient enracinées dans cette terre. Chaque arbre abattu, chaque sentier obstrué par la modernité, c'était un morceau de leur âme qui s'effritait. Mais fuir n'était pas une solution. Ce n'était qu'un pansement posé sur une plaie béante.

Les anciens débattaient autour du feu, partagés entre l'envie de fuir et celle de se battre. Certains, impatients, appelaient à une résistance armée, rêvant de retrouver la fierté guerrière de leurs ancêtres. D'autres, épuisés par les années, murmuraient qu'il fallait courber l'échine. Imara écoutait ces voix divergentes, consciente que ni la violence ni la fuite ne résoudraient leur problème.

Une nuit, elle se rendit seule à la source sacrée. Elle plongeait ses mains dans l'eau glacée, cherchant des réponses dans ce lien profond entre son peuple et la terre. Alors, le vent se mit à murmurer, comme s'il portait les voix de ses ancêtres. Dans une vision, sa grand-mère apparut, immobile, silencieuse. Mais son regard parlait de force et de résilience. Ce n'était pas un appel à la guerre, ni un abandon, mais un changement plus profond. Penser autrement.

Le lendemain, Imara se leva avec une conviction nouvelle. La solution ne résidait pas dans un simple acte de défense ou dans la fuite. Leur véritable défi était de changer la manière dont l'homme voyait la forêt. Ils ne devaient pas seulement protéger les arbres, mais éveiller les consciences de ceux qui les abattaient.

Elle se rendit auprès du conseil des anciens, leur adressant un regard ferme. « Ni fuir, ni combattre. Nous devons leur parler. Ils ne voient que des ressources là où nous voyons la vie.

Si nous leur montrons ce que cette forêt représente, peut-être pourront-ils comprendre et changer. »

Cadjo la regarda, stupéfait. « Leur parler ? À ceux qui détruisent sans réfléchir ? Nous ne sommes rien pour eux, Imara ! »

Elle soutint son regard. « C'est justement parce qu'ils ne nous voient pas qu'ils détruisent. Si nous restons invisibles, ils ne verront qu'une forêt morte, sans visage ni histoire. Mais nous devons leur montrer qu'il y a une vie qu'ils ne comprennent pas. »

Le chef des anciens prit la parole, sa voix fatiguée mais sage. « Parfois, la résistance la plus puissante n'est pas dans la guerre, mais dans la parole. Essaie, Imara. Si tu échoues, nous trouverons une autre voie. »

Quelques jours plus tard, Imara, accompagnée d'un petit groupe, marcha vers le camp des ouvriers. Ils n'emportaient avec eux ni armes ni colère, mais des offrandes et des symboles de paix. Lorsqu'ils arrivèrent, les ouvriers les fixèrent, surpris, méfiants. Imara, droite et digne, demanda à parler au chef de chantier. Cet homme, marqué par les années, semblait porter un poids invisible.

« Vous croyez que je ne le sais pas ? » finit-il par murmurer après avoir écouté l'histoire d'Imara. « Vous croyez que ça ne me fait rien de voir cette destruction ? Mais nous sommes tous pris dans cette machine. Nous avons des dettes, des familles à nourrir. Vous croyez que nous avons le choix ? »

Ces mots frappèrent Imara de plein fouet. Ce n'était pas seulement une question de lutte pour la terre. L'ennemi était bien plus vaste. C'était une machine, un système qui dévorait aussi bien ceux qui détruisaient que ceux qui tentaient de préserver. Ce n'était pas la force qui les oppressait, mais une manière de penser, une logique économique implacable.

Imara réalisa alors que pour changer ce monde, il fallait avant tout changer cette mentalité destructrice. Leur combat n'était pas de résister, mais de transformer la manière dont l'homme voyait la nature. La forêt ne devait plus être perçue comme un obstacle, mais comme un partenaire vital, une source de vie qui, si détruite, emporterait tout avec elle.

Mais alors qu'elle parlait, un cri retentit dans l'air. Le bruit sourd d'un arbre immense qui s'effondrait brisa le silence. Le séquoia sacré, symbole de leur peuple, venait d'être abattu. Imara se précipita, son cœur battant à tout rompre, mais lorsqu'elle arriva devant le tronc massif, il était trop tard. Ce géant, qui portait en lui leur histoire, gisait à terre.

Elle se sentit écrasée par l'immensité de la perte. Comment éveiller les consciences face à une telle violence aveugle ? Comment espérer changer un monde qui semblait sourd à leurs appels ?

Le regard vide, elle retourna au village. Cette nuit-là, pour la première fois, elle n'écoula plus les murmures du vent.

Le lendemain, sans un mot, Imara commença à emballer ses affaires. Le village, tout entier en silence, suivit son exemple. Ce départ n'était pas une fuite. C'était la reconnaissance du fait que le changement ne viendrait pas ici, pas maintenant. Le peuple d'Imara comprenait que leur bataille n'était pas finie, mais qu'elle devait être menée autrement, ailleurs. Car face à ce monde en pleine mutation, ils devaient d'abord penser le changement avant de pouvoir l'influencer.

Un mois plus tard, les ouvriers trouvèrent le village désert, comme s'il avait été abandonné précipitamment. La seule trace laissée derrière eux était une statue en bois, gravée du mot « Kunatinawa ». Certains affirmèrent avoir entendu des voix dans la nuit, des murmures portés par le vent. Peut-être que le peuple d'Imara vivait toujours, caché dans les racines profondes de la forêt, prêt à renaître.

Car même si la forêt semblait perdue, son esprit continuait de vivre, indomptable. Et ce souffle, plus qu'un cri de guerre, portait la promesse d'un nouveau monde : un monde où l'homme apprendrait, enfin, à penser le changement.